

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	67 (1938)
Heft:	6
Artikel:	Quelques réflexions sur l'enseignement des sciences naturelles : la dent-de-lion
Autor:	Hug, Anna
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1039091

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques réflexions sur l'enseignement des sciences naturelles

La dent-de-lion

Pas de plante plus répandue au printemps que le pissenlit (dent-de-lion). Dès la fin d'avril et le commencement de mai, ses fleurs, comme d'innombrables étoiles d'or, transforment les prés en nappes étincelantes. C'est comme une fanfare de couleur et de lumière après les teintes grises et ternes des derniers jours de l'hiver. Mais bientôt cet éclat disparaît : les étoiles d'or font place à des boules blanches, les « chandelles » que les enfants s'amusent à souffler pour faire voltiger un léger duvet argenté ; c'est la fin de la fleur du pissenlit.

La plante pousse partout où un peu de terre végétale donne prise à sa racine qui s'enfonce comme un pivot. Les feuilles, disposées en rosette, sont longues, profondément incisées en dents triangulaires. Lorsqu'on les brise, on voit perler au bord de la déchirure un latex blanc qui leur donne une saveur amère. Quand les feuilles sont jaunes et tendres, on en fait une salade excellente ; les lapins aussi en sont très friands, dit-on, mais cette amertume ne semble pas du goût des limaces qui, en général, évitent ce feuillage. Celui-ci n'oppose pas à leurs incursions la défense de piquants, comme le chardon, ou de poils rudes, comme la bourrache ou la vipérine.

Au centre de la rosette de feuilles pousse un petit bouton presque sphérique, enfermé complètement dans une enveloppe de folioles vertes (les bractées de l'involucré) serrées les unes sur les autres. Un rang extérieur de bractées plus petites, recourbées en crochet, font obstacle aux randonnées malfaisantes et indiscrètes de certains insectes, des fourmis par exemple. La tige s'allonge, le bouton s'ouvre et la fleur s'épanouit en rosace d'un jaune éclatant dans la coupe verte que lui fait l'involucré largement évasé.

La fleur du pissenlit que tout le monde connaît et que personne ne regarde attentivement, est une pure merveille. Elle est en réalité un bouquet naturel, une inflorescence composée de fleurs nombreuses fixées sur le sommet de la tige élargi en réceptacle. Ce qu'on serait tenté de prendre pour des pétales, sont les corolles de fleurs complètes, c'est-à-dire formées de calice, corolle, étamines et pistil.

A la base, supportant toute la fleur, un corpuscule globulaire, l'ovaire, est fixé sur le réceptacle. Un peu au-dessus de l'ovaire, une collerette de fils blancs soyeux : c'est le calice modifié. Du calice surgit la corolle jaune, tubulaire à la base, puis élargie en languette dentelée, rejetée sur le côté et délicatement plissée dans le sens de la longueur. De l'intérieur de la corolle se dresse le pistil entouré

d'un tube formé par les étamines soudées. Lorsque les fleurs sont complètement épanouies, l'extrémité fourchue du pistil, le stigmate, s'ouvre, légèrement enroulé en double crosse.

Quand la graine s'est formée dans l'ovaire, les fleurs se fanent et les bractées de l'involucré se redressent en forme de cône. A l'abri de cette enveloppe, s'opère toute une transformation : le pédicelle minuscule qui porte le calice s'allonge de un à deux centimètres et dresse à son sommet une fine aigrette blanche. Sous la poussée de ces aigrettes pressées, la pointe du cône s'ouvre peu à peu. A la maturité de la semence, la base du réceptacle se dessèche et se resserre, sa surface s'incurve, les graines écartées par ce mouvement dressent leurs pédoncules comme des rayons, les aigrettes s'épanouissent en étoiles, le réceptacle arrondi est devenu le centre d'une sphère blanche, délicate et transparente.

Pour que l'appareil délicat qu'elle soutient ne soit pas écrasé, la tige pousse en même temps que les ombelles et les graminées. Elle se balance sous la pression la plus légère ; la graine se détache du réceptacle, l'aigrette largement étalée au sommet du pédoncule lui fait un parachute, et, portée par la résistance de l'air, elle s'envole au gré du vent. Amincie vers le bas, la graine est épaisse et garnie d'aspérités dans sa partie supérieure ; son poids la maintient dans une position verticale ; peu à peu, elle se pose sur le sol, et s'y enfonce. Elle germera au printemps, si Dieu lui prête vie et si les conditions lui sont favorables.

La tige, ou hampe florale, joue un rôle très important. Elle doit être à la fois assez solide pour supporter l'inflorescence relativement lourde, et très flexible pour assurer par un balancement continu, la dispersion des graines. Or la tige est creuse comme le chaume des graminées ; elle semble même plus délicate que le chaume, qui est renforcé de place en place par les nœuds et consolidé par les feuilles engainantes. Et cependant, elle résiste à d'énergiques coups de vent. Car, et c'est là le secret de sa force de résistance et de son élasticité, la sève abondante qui circule dans les parois de ce long cylindre creux, exerce une pression considérable sur les membranes. En effet, lorsqu'une tige est fendue dans le sens de la longueur, les deux parties séparées s'enroulent vigoureusement vers le dehors. Avant l'incision, par conséquent, la paroi extérieure subissait sur toute sa surface une traction qui la maintenait droite et lui donnait toute la résistance d'un pneu gonflé d'air. Et c'est ainsi que la hampe du pissoir, à la fois solide et flexible, comme le roseau, « plie et ne rompt pas ».

Mais la plante n'est pas seulement un mécanisme admirablement construit ; la plante vit, et il y aurait beaucoup de choses à dire au sujet de la vie de la dent-de-lion : mais, pour reprendre un mot de Kipling, « ça, c'est une autre histoire ».